

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED

MAURICE LAFARGUE Président-Gérant HENRY BIRABFN Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Seul à prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 27 janvier 1914.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (60, 70, 74, 74).

LES BALS DU CARNAVAL.

- Olympians, lundi, 2 février. Falstaffians, vendredi, 6 février. Mithras, lundi, 9 février. Oberon, jeudi, 12 février. Atlanteans, mardi, 17 février. Momus, jeudi, 19 février. Proteus, lundi, 23 février. Comus, mardi, 24 février.

Opéra Français

Troisième représentation de "Rigoletto."

La représentation d'hier au soir ne le cédait en rien, comme succès, aux deux précédentes. M. Affre est resté, comme toujours, hors de pair. Mlle Manse, dans le rôle de Gilda, et M. Mezy, dans celui de Rigoletto ont été particulièrement applaudis.

Mais un succès aussi facile demandait une explication. Les autorités communales ne tardèrent pas à la fournir en toute ingénuité.

Entre le troisième et le quatrième acte a pris place, sur la scène, une manifestation en l'honneur du centenaire de Verdi et, à cette occasion, il a été chanté, par les chœurs, plusieurs motifs tirés du premier acte d'Aida, et exécuté, par le corps de ballet, un divertissement très applaudi de toute la salle.

Ce soir on donnera pour la 35ème soirée d'abonnement une reprise de Madame Butterfly.

des plus sympathiques artistes de la saison.

Samedi soir pour la 30ème soirée d'abonnement "L'Africaine". M. Affre chantera le rôle de Vasco de Gama. Les autres rôles sont confiés à MM. Mozy, Caravia, Bernard et Combes, Milles, Brias et Manse.

DES BRAVES QUI N'AI-

MENT PAS LA PLUIE

Un soldat doit souffrir et se taire, sans murmurer. Telle est la formule, déjà vieille, de Scribe à laquelle on peut ajouter qu'un soldat doit savoir se faire mouiller.

Ces braves, qui constituent plusieurs bataillons de la garde urbaine, civique ou nationale, ont accoutumé de livrer une bataille pour rire autour de la ville, chaque année à l'occasion du Jour d'actions de grâces, fête religieuse locale.

L'autre jour, leurs adversaires, désignés d'avance comme chez nous pour les grandes manœuvres, étaient les Queen's Own Rifles, un corps de voltigeurs militaires recruté en dehors de Toronto.

A l'heure dite, les Queen's Own Rifles levèrent le camp qu'ils avaient établi la veille au soir, et marchèrent sur l'ennemi avec une belle audace.

Il pleuvait très fort, mais la pluie n'avait jamais empêché jusqu'ici les grands événements militaires de s'accomplir. Tout au plus en changea-t-elle la face. Ainsi à Waterloo, il est évident que si la pluie n'avait pas fait rage pendant trois jours, Napoléon retrouvait, le 18 juin 1815, la Fortune qui l'avait déjà, par deux fois, abandonné.

Comme les Queen's Own Rifles ne rencontraient aucune résistance autour de la ville, et, qu'ils n'apercevaient même pas le chapeau de feutre d'un seul garde civique, la victoire leur fut incontinent acquise, sans coup férir.

Mais un succès aussi facile demandait une explication. Les autorités communales ne tardèrent pas à la fournir en toute ingénuité. Voyant que les adversaires s'étaient succédés toute la matinée, les échevins avaient consulté les officiers. Et l'on était tombé d'accord pour décider que, vu la persistance du mauvais temps, les soldats-citoyens n'iraient pas risquer d'attraper des rhumes pour le plaisir de jouer à la guerre.

Ainsi, la superbe des Queen's Own Rifles fut-elle rabaisée. Sans la pluie, ils étaient peut-être battus. Mais ils furent pour eux, et aussi la crainte de l'eau, qui empêcha leurs adversaires de quitter le home familial.

Pour la petite guerre de cette année, la municipalité de Toronto munira ses soldats de parapluies; c'est la meilleure solution qui puisse intervenir; elle sera même instructive pour les spécialistes de la guerre, dans les deux mondes.

THÉÂTRE TULANE

"Milestones" (Étapes) le Chef d'oeuvre d'Arnold Bennett et Knoblauch obtient un très grand succès.

N'en déplaise à Boileau, la critique — par où il faut entendre l'art de signaler les défauts d'une œuvre littéraire — n'est pas toujours aisée. Seulement, comme il est admis que la critique des beautés n'est pas "en moins moins féconde", que celle des défauts, nous ne sommes pas le moins du monde embarrassés pour vous parler de "Milestones", la pièce d'Arnold Bennett et Edward Knoblauch, que joue cette semaine au théâtre Tulane une excellente troupe anglaise.

Nous disons "pièce", ce terme, en effet, comme le mot "jeu" qu'on employait au moyen âge, n'engage à rien et laisse les coupées franches au critique, comme à l'auteur. Qu'est-ce en somme que "Milestones"? Un tableau saisissant de l'humanité en marche vers un horizon idéal qui recule à mesure qu'elle avance: "Le Millénaire", s'écrie, à la fin de sa carrière, un des personnages, "je sens que nous en sommes aussi éloignés qu'il y a trente ans!" Et pourtant Arthur Preece, qui laisse échapper ce cri, est un fervent du progrès, auquel il croit malgré tout, à cinquante ans comme à vingt; mais après tant et de si longs efforts, il est un peu las, et lorsqu'il compare au chemin parcouru celui qui reste à faire pour atteindre la "Terre Promise" il sent bien que ni lui ni ceux qui l'entourent ne la verront jamais!

A côté de cet Arthur Preece, il y a ceux dont le rêve, moins haut, se contente d'un pas fait en avant; qui prennent pour le dernier mot du Progrès quelque petit progrès accompli par eux et leur génération; qui, en d'autres termes, appellent "arrivées" ce qui n'est qu'une "étape". Mais tandis qu'ils se complaisent dans cette illusion — celle de croire — qu'ils ont atteint le but, l'humanité poursuit sa marche, et le jour vient où ils se trouvent seuls: John Rhead remplace par une coque en fer la coque de bois des navires; on avait taxé son idée de folie, mais sa foi l'a fait triompher; dorénavant on ne construira plus que des navires en fer! Il le croit, du moins; mais voilà qu'un jeune ingénieur, au service propose de remplacer à son tour le fer par l'acier, dont il a découvert l'incontestable supériorité. "Incontestable"? Ah! bien oui, vraiment! "Incontestable"!... "Et est, oui, ce jeune homme!" Et c'est ainsi qu'à chaque "étape" ceux qui restent blâment ceux qui se remettent en marche, ou haussent les épaules en les voyant partir.

Cette donnée n'a rien en soi, d'un lieu commun. Soit. Mais savez-vous que ce n'est pas un mince mérite que de tirer, d'un lieu commun, une belle toile de fond de tragédie ou d'épopée? — Et que ce n'est pas un mérite moindre de réussir à nous y intéresser, à ce lieu commun?

Or c'est précisément ce qu'ont fait MM. Bennett et Knoblauch. Comment s'y sont-ils pris? D'abord ils ont incarné leurs idées dans des types assez généraux pour nous ressembler et suffisamment personnels pour nous faire penser à des gens que nous connaissons. Lequel de

nous, par exemple, n'a, une fois dans sa vie, eu sa petite "idée", sa petite "marotte", si vous voulez, dont on s'est moqué — dont on rit encore, peut-être? Lequel de nous ne s'est cru

"Futur grand homme Ou tout comme"...

oui, "tout comme" — John Rhead, Arthur Preece ou Richard Sibley?

Quel est l'homme, ou la femme, que les questions d'amour ou d'amitié laissent indifférents? Une bonne vieille dame assise devant nous, qui ne perdait pas un mot de la pièce, tressaillait d'aise dans son fauteuil au baiser triomphant de l'Amour patient et fidèle, et ne put retenir un "good!" venu du tréfonds de son cœur. N'était-ce pas une Gertrude Rhead, que cette aimable dame? N'avait-elle pas, autrefois peut-être, elle aussi, renvoyé, comme Gertrude Rhead, sa bague de fiancée à celui qu'elle aimait, et — (Chi lo sa!) quelle aime peut-être encore!...

Ces personnages nous intéressent aussi, objectivement, par la vérité et la finesse de l'observation psychologique. Et c'est ici qu'il faut reconnaître, dans le Maître, qu'est Arnold Bennett, l'élève des grands romanciers français. L'on sait, en effet, et lui-même se plaît à le rappeler, qu'il fut, dans sa jeunesse grand liseur de romans français, et un des admirateurs les plus enthousiastes des Goncourt, de Maupassant et de Flaubert. Son penchant naturel pour l'observation, que ses débuts dans le journalisme ne firent que développer, trouva dans le roman français un guide fort expérimenté dont les leçons furent pas perdues, ainsi qu'en font foi ses romans — depuis "Les Cinq Villes" jusqu'à "Le Noël Adam", et son théâtre, dont la dernière pièce, une comédie en trois actes intitulée "La lune de miel", jouée à Londres par Marie Tempest et sa troupe, obtint un succès égal à celui de "Milestones", dont il nous reste encore à dire quelques mots.

A l'intérêt philosophique, sentimental, psychologique, que présente, selon nous, cette pièce, il convient d'ajouter l'agrément du pittoresque. Remarquez bien qu'il y a du pittoresque, qui résulte des changements de modes, et de l'altération des traits des personnages n'est pas un hors-d'œuvre. Sans entrer, pour en faire la démonstration, dans des considérations qui nous entraîneraient trop loin, il est bien évident qu'à chaque étape nouvelle de la caravane humaine devait correspondre un changement de costume et un vieillissement des acteurs de la première heure; mais ne sentez-vous pas la valeur dramatique de ce spectacle?

Ces métamorphoses s'accomplissent, au Tulane, avec un art consommé; à mesure que l'âge raidit le geste et la démarche, l'on s'aperçoit que les voix perdent leur fraîcheur, que les cheveux grisonnent, puis blanchissent, et que les mains, peu sûres, cherchent un appui. Juste assez de carmin sur les joues de vingt ans, — pas un coup de crayon de trop pour les rides. Ce qui revient à dire que la troupe

à laquelle a été confiée l'interprétation de "Milestones" est une troupe de tout premier ordre, et telle qu'il est rarement donné d'en applaudir en dehors de Paris, de Londres, — d'où elle vient, — ou de New-York. De cet éloge collectif, chaque acteur "à sa part, et tous l'ont tout entier", selon le mot de Victor Hugo. Hommes et femmes, ce sont de beaux spécimens de la race britannique; les uns ont pour eux la force, les autres, la beauté — et tous, le feu sacré de l'art. A. BEZIAT.

LE CRESCENT.

Le mélodrame intéressant "Officier 666", est représenté au Théâtre Crescent pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, à prix populaires cette semaine. Le fonds de la pièce est basé sur les hauts faits d'un Rocabole de la haute, qui est en même temps, amateur d'art et cambrioleur. Sa manie est d'accaparer des tableaux à l'huile, des peintures antiques. Au lever du rideau il est dans le salon de Travers Galdwin, riche New Yorkais, absent, pour cause de "globe-trotting". Le voleur prépare un de ses fameux coups. Gladwin revient inopinément et découvre que l'amateur de vieux tableaux se fait passer pour le maître de céans, parmi le grand monde de Fifth Avenue, et est sur le point de décamper avec une riche collection d'objets d'art. Le jeune millionnaire revêtant l'uniforme de l'agent de Police No. 666, se fait un jeu de l'intrus, et arrête une jeune fille de la société, la fiancée du prétendu millionnaire, et l'accuse d'être complice de ses méfaits. Puis Gladwin, subjugué par le charme et la beauté de sa captive, en devient amoureux, et avec l'aide du vrai officier No. 666, la sauve du voleur. Mais celui-ci, quoique démasqué, ne se trouve pas moins satisfait. Comment? Il faudrait assister aux représentations du mélodrame.

L'ORPHEUM

"La Danse de la Fortune", pièce allégorique est représentée par Bert French et Alice Eis, cette danse est célèbre en Europe, et elle est exécutée par deux des plus fameux artistes du Continent. L'on voit la déesse de la Fortune souriant à ses admirateurs, puis leur levant tous les dons qu'elle leur avait si libéralement passés. Mlle Eis dans le rôle de La Fortune, est idéalement belle et charmante. Ses succès sur les scènes Européennes et Américaines ont été sans nombre. Le programme de nouveautés qui suit l'allégorie, comprend: Francis McGinn, créateur du rôle "Officier 666", dans un scénario intitulé "The Cop"; Minnie Allen, dans un répertoire de chants et de danses; Redford et Winchester, jongleurs comiques; Carl Mac Cullough, dans des "impressions de la scène"; Johnny Small et les Sœurs Small, présentant un programme varié de chansons et de danses; Claude Rauf, équilibriste; puis le cinéma spécial de l'Orpheum — un Kalem — de grand intérêt, et l'orchestre de l'Orpheum, le meilleur du sud.

DOMMAGES DEMANDES POUR INSULTES

George Richardson, a intenté un procès dans la Cour Civile du District, contre Mma Adolph Robinson, de 8414 rue Apriot, réclamant 2,000 dollars de cette

AMUSEMENTS.

TULANE CE SOIR TOUTE LA SEMAINE. Prix: 50c, 75c, \$1.00, \$1.50. Matinées: Mercredi, Samedi. Klaw et Erlanger Présentent MILESTONES. Le chef d'oeuvre du Théâtre Moderne. La semaine prochaine, "Stop Thief".

CRESCENT Ce Soir Toute la Semaine. Matinées: 15c à 35c. Soirées: 15c, 25c, 50c, 75c. Matinées: Mardi, Jeudi, Samedi. Pour la Première fois à Prix Populaires OFFICER 666. Matinée, Dimanche: "The Blindness of Virtue".

Orpheum. Phone Main 333. Prix: Matinées, 2:15...10 à 50c Soirées, 8:15...10 à 75c. ALICE EIS et BERT FRENCH "THE DANCE OF FORTUNE". FRANCIS MCGINN MINNIE ALLEN CARL McCULLOUGH REDFORD et WINCHESTER JOHNNIE SMALL et LES SMALL SISTERS CLAUDE RAUF. Le Cladema-Kalem: "EXPLOSIVE 'D'".

WEAR THE ROBERT Ses montres sont les égales H. J. ROBERT. OPTICIEN 208-207 rue Carondelet 74c-1an. SPÉCIALISTE Phone Main 4570

OPÉRA FRANÇAIS, M. Affre, Impresario. Jeudi 29 Janvier à 8 heures du soir 35ème soirée d'abonnement "Madame Butterfly". Avec Mmes. Manse et Ruiz et MM. Collet et Combes. Billets en vente chez Werlein.

dame, qui d'après son dire, l'avait grossièrement insulté.

Le problème moral du Japon

Quand l'empereur défunt Mutsuhito monta sur le trône, le Japon ne possédait ni chemins de fer, ni télégraphes, ni téléphones, ni Constitution, ni armée, ni marine, ni service postal, ni journaux, ni lumière électrique, rien de ce qui constitue à nos yeux, la civilisation moderne.

Pour arriver à la hauteur de cette civilisation matérielle, le Japon a résolu de nombreux problèmes de surface: depuis un demi-siècle, il a fait "peau neuve". Quelques "samourai" à deux saïons, "buvant à longs traits aux sources de la culture occidentale", se sont "abaissés" à apprendre les éléments du commerce, et ils sont entrés en lice pour conquérir le bien-être et la fortune.

Cette course a marqué chez eux une sorte de déclin; elle a émus la vieille discipline morale; elle a désagrégé les vénérables traditions et disloqué les idéals de dévouement et d'abnégation. Du reste, ceci n'est point particulier à l'Empire du Soleil-Levant. Tout l'Orient fermentait: en Turquie, en Perse, dans l'Inde, les vieilles croyances sont secouées sur leur base; en Chine, les préceptes de Confucius cèdent la place au matérialisme pur. Les jeunes générations digèrent mal la science qu'elles absorbent par larges tranches et sont imbuës d'idées "avancées" qui ne connaissent ni frein ni mesure.

Le Japon ne va pas aussi loin. Dans l'effondrement des croyances ancestrales, la loyauté surannée et le culte de l'empereur prit une importance que le bouddhisme n'atteignit jamais. Sorte de demi-dieu invisible auquel on attribuait toutes les victoires sur la Chine et sur la Rus-

sie, l'empereur était devenu le pivot du Japon. "Ce pivot a disparu, et avec lui, le demi-culte rendu au monarque.

Aujourd'hui, l'échauffage des constructions de l'âge nouveau reste encore debout; les nuages de poussière soulevés par les ouvriers flottent encore en l'air, et l'on se demande: Quelle sera l'évolution de l'esprit japonais? C'est le problème de l'ère actuelle, autrement ardu et dangereux que celui qu'ont résolu les "vieux japonais" de l'ère des "Meijs" (Lumières).

Yotsuhito, qui commence l'ère de "Taisho" (Justice) n'a rien de divin. Elevé à l'occidentale, il parle les langues étrangères; il habite un palais construit à la française; l'impératrice porte des modes de Paris. Peut-on croire que ce nouveau empereur constitue un lien entre les vieux Japon et le moderne?

En tous cas, l'ère de "Taisho" demandera de plus grands hommes d'Etat que l'ère des "Meijs", parce que la science du gouvernement devra rayonner au-delà de la région politique, vers des sphères inconnues. Une tâche d'Hercule attend ces hommes d'Etat.

Comment arriver au but? On a mis en avant, avec solennité, des idées extravagantes. Quelques-uns croient possible d'édifier un culte composite, en dehors des croyances existantes, et à la suite d'un voyage en Europe et dans le Nouveau-Monde, M. Tokomani, ministre adjoint de l'intérieur, donne un corps à cette idée. Frappé par l'absence de tout facteur spirituel dans la vie du Japon, il a proposé la convocation de représentants du christianisme, pour amener leur coopération et stimuler le sens moral du peuple. Les délégués nommément des commissions et se séparent. Depuis lors, on n'a plus parlé de la conférence. Le point d'interrogation subsiste.

Ce qui paraît vraisemblable, c'est que le Japon continuera à cheminer sur le sentier montant. Un peuple qui passe, en cinquante ans, des bâtiments blindés avec des chaînes aux superdreadnoughts ne peut rester en route.

Ce pays a déjà étonné le monde par sa transformation matérielle. Peut-être excitera-t-il encore la surprise générale par sa transfiguration spirituelle.

Feuilleton de l'Abéille de la Nlle-Orléans

No. 70 Commencé le 8 novembre 1913

LE CRIME D'ORCIVAL

(Suite)

L'agent, cher à M. Domini, avait endossé ses plus beaux habits, passé du linge blanc et arboré son col de crin le plus haut. Il était respectueux et raide, comme il convient à un ancien militaire qui a appris au régiment que le respect se mesure à la raideur.

— Que diable viens-tu chercher ici, lui demanda brutalement M. Lecog, et qui s'est permis de te donner mon adresse? — Monsieur, répondit Goulard, visiblement intimidé par cette réception, daignez m'excuser, je suis envoyé par M. le docteur Gendron pour remettre cette lettre à monsieur le Juge de paix d'Orcival.

— En effet, dit le père Plantat, j'ai hier soir, prié Gendron de me faire connaître par une dépêche le résultat de l'autopsie, et ne sachant à quel hôtel je descendrais, je me suis permis de lui demander de me l'adresser chez vous. M. Lecog, aussitôt, voulut rendre à son hôte la lettre que venait de lui remettre Goulard.

— Oh! ouvrez-la, fit le juge de paix, il n'y a aucune indiscretion... — Soit, répondit l'agent de sûreté, mais passons dans mon cabinet. Et appelant Janouille: — Tu vas, lui dit-il, faire déjeuner ce gail-lard-là. As-tu mangé ce matin?

— J'ai tué le ver, monsieur, simplement. — Alors, donne un bon coup de dent en m'attendant, et bois une bouteille à ma santé. Renfermé de nouveau dans son cabinet avec le père Plantat: — Voyons un peu, fit l'agent de la sûreté, ce que nous dit le docteur. Il brisa le cachet et lut: "Mon cher Plantat, "Vous m'avez demandé une dépêche, autant vous griffonner en toute hâte une vingtaine de lignes que je vous fais porter chez notre "soancier..."

— Oh! murmura M. Lecog s'interrompant, M. Gendron est trop bon, trop indulgent, en vérité! N'importe, le compliment lui allait au cœur. Il reprit: "... Ce matin, à trois heures, nous avons procédé à l'exhumation du corps de ce pauvre "Sauvresy. Certes, plus que personne je déplore les circonstances affreuses de la mort de ce digne et excellent homme, mais d'un autre

cette occasion unique et admirable qui m'est offerte d'expérimenter sérieusement et de démontrer l'infaillibilité de mes papiers sensibilisés..."

— Meudits savants! s'écria le père Plantat indigné, ils sont tous les mêmes. — Pourquoi? Je m'explique très bien le sentiment involontaire du docteur. Puis-je n'être pas ravi lorsque je recontre un beau crime?

Et, sans attendre la réplique du Juge de paix, il poursuivit la lecture de la lettre: "Côté, je ne puis m'empêcher de me réjouir de

"l'expérience promettait d'être d'autant plus concluante que l'aconitine est un des alcaloïdes qui se dérobent le plus opiniâtement aux investigations et à l'analyse. "Vous savez comment je procède? Après avoir fait chauffer fortement dans deux fois leur poids d'alcool les matières suspectes, je fais couler doucement le liquide dans un vase à bords peu élevés, dont le fond est garni d'un papier sur lequel je suis parvenu à fixer mes "réactifs. "Mon papier conserve-t-il sa couleur? Il n'y "pas de poison. En change-t-il? Le poison est "constant. "Ici, mon papier, d'un jaune clair, devait, si "nous ne nous trompons pas, se couvrir de taches brunes, ou même devenir complètement brun. "D'avance, j'avais expliqué l'expérience au "Juge d'instruction et aux experts qui m'étaient adjoints. "Ah! mon ami, quel succès! Aux premières "gouttes d'alcool, le papier est devenu subitement du plus beau brun foncé. C'est vous "dire que votre récit était de la dernière exactitude."

"Les matières soumises à mon examen étaient littéralement saturées d'aconitine. Jamais, dans mon laboratoire, opérant à loisir, je n'ai obtenu des résultats plus décisifs. "Je m'attends à voir, à l'audience, contester "la sûreté de mon expérimentation, mais j'ai "des moyens de vérification et de contre-expé- "rience très, que je confondrai certainement tous "les chimistes qu'on m'opposera. "Je pense, mon cher ami, que vous ne serez "pas indifférent, à la légitime satisfaction que "j'éprouve..."

La patience du père Plantat était à bout. — C'est inouï, s'écria-t-il d'un ton furieux.

oui, c'est incroyable, sur ma parole! Dirait-on que c'est dans son laboratoire qu'a été volé ce poison qu'il cherche dans le cadavre de Sauvresy? Que dis-je? Ce cadavre n'est plus pour lui que de la "matière suspecte." Et déjà il se voit à la cour d'assises discutant les mérites de son papier sensibilisé.

— Il est de fait qu'il a raison de compter sur des contradictoires. — Et en attendant il s'exerce, il expérimente, il analyse du plus beau sang-froid du monde; il continue son abominable cuisine, il fait bouillir, il filtre, il prépare ses arguments!... M. Lecog était bien loin de partager la colère du juge de paix.

Même, cette perspective de débats acharnés lui souriait assez. D'avance il se figurait quel que terrible lutte scientifique, rappelant la dispute célèbre d'Orfila et de Raspail, des chimistes de province et des chimistes de Paris. — Il est certain, prononça-t-il, que si le cache-gredin de Trémoréol a assez de tenue pour nier l'empoisonnement de Sauvresy, ce qui sera son intérêt, nous assisterons à un superbe procès. Ce seul mot; procès, mit brusquement fin aux longues irrésolutions du père Plantat. — Il ne faut pas, s'écria-t-il, non, il ne faut pas qu'il y ait de procès. L'incroyable violence de ce père Plantat, si calme, si froid, si maître de soi habituellement, parut confondre M. Lecog. — Eh! eh! pensa-t-il, je vais tout savoir. Puis, à haute voix, il ajouta: — Comment, pas de procès? Le père Plantat était devenu plus blanc que son linge; un tremblement nerveux le secouait, sa voix était rauque et comme brisée par des sanglots. — Je donnerais ma fortune, reprit-il pour éviter des débats. Oui, toute ma fortune et